



Françoise Pétrovitch

Révérence

Volet n° 1 du cycle « Se tenir tranquille au mur »

Exposition du 23 janvier au 14 mars à L'ATELIER SOARDI, 8, rue Désiré-Niel, 06000 Nice.

Depuis plusieurs années, le travail de Françoise Pétrovitch embrasse le dessin sous toutes ses formes et toutes ses techniques jusqu'à sa spatialisation à travers la céramique ou le verre soufflé, visant ainsi à restituer la permissivité et la fluidité du déplacement de la pensée. À la fois hommage à Matisse et relecture de *La Danse*, cette exposition met en scène un travail de dessin monumental qui court dans l'espace de la galerie. La première de ces peintures murales part du haut des cimaises, à la manière d'une farandole dessinée, laissant entrevoir les jambes de petites filles qui se donnent la main pour former quelque ronde. Issue d'une photographie du début du XX^e siècle appartenant à l'histoire de la danse moderne, cette frise au graphisme presque brutal est réalisée au pinceau dans un style nettement inspiré des grandes compositions que Matisse exécuta dans la dernière partie de sa vie.

La seconde de ces peintures donne à voir le corps à corps ambigu de deux jeunes filles à mi-chemin entre la lutte et l'étreinte. Françoise Pétrovitch affronte ici un thème récurrent de son travail celui de la question du double ou du dédoublement, faisant écho aux conflits psychiques. L'important changement d'échelle que l'artiste opère donne à ces jeunes corps une puissance et une dignité surprenantes qui contrecarrent l'image de la fragilité de l'enfance et de l'adolescence, suscitant chez le regardeur un sentiment étrange : c'est lui qui redevient petit.

Cette double installation dessinée qui joue avec la réserve blanche que forment les murs de l'ancien atelier de Matisse est ponctuée de grands lavis encadrés appartenant à la série « Tenir debout ». Ces travaux à l'encre sur papier représentent là encore des cadrages sur des jambes de jeunes femmes distinguées. Tout se passe ici comme si on avait affaire à une succession de plans américains inversés où l'on verrait enfin ce qui d'ordinaire est rogné, en l'occurrence les jambes et les pieds des acteurs. Ce dispositif de hors champ n'est pas sans évoquer « Pieds », une mise en scène imaginée par Marinetti, en 1915, pour le théâtre qui ne laissait entrevoir que la partie basse du corps des comédiens et du mobilier. Le processus est ici complexifié par l'ombre portée de ces dames qui se projette au sol en donnant naissance à d'intrigantes taches colorées parfois métamorphosées en animal. On pourrait voir dans la somptueuse fluidité des encres de ce prolongement corporel une image quasiment souterraine de l'intériorité de ces belles, prises entre l'épaisseur de leur vie psychique et la volonté de faire face au monde et de tenir debout.